

LE TEMPS DES GAULOISES BLEUES

Le code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou des ayants cause, constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

CHAPITRE 1

ERREUR D'ORIENTATION

« En raison de leurs mauvais résultats en composition de physique, les élèves dont les noms suivent seront collés jeudi prochain : Baigles, Font, Gilbert et Launay !

Vous irez chercher votre colle auprès de Monsieur le Surveillant Général. »

Le ciel vient de me tomber sur la tête. Je ne m'attendais pas à cette nouvelle. Mais dois-je m'en étonner ? Depuis mon entrée au Lycée Technique du Balthar rien ne va. Je n'aime ni les professeurs, ni les matières enseignées. Et chaque jour qui tombe m'apporte son lot de déconvenues. Aujourd'hui c'est une colle. Demain qu'est-ce que ça va être encore ? Cela n'en finit pas. Et l'année scolaire est à peine commencée. Je me demande dans quel état je vais être quand elle va arriver à son terme. C'est long une année quand on va d'échec en échec !

Un mur vient de se dresser devant moi. J'ai comme une barre au front. Mon regard est vide. Je suis en proie à un violent trouble intérieur. Je voudrais protester, crier à l'injustice. Mais ma gorge est trop serrée pour émettre le moindre son.

Je reste figé sur ma chaise. Les mains sur ma table. Et je suis loin. Très loin. Emmuré dans ma peine. Détaché de tout.

Des larmes coulent en silence le long de mes joues. Le coup est fort. Beaucoup trop fort. Puis, brusquement, à la grande surprise de mes camarades, j'éclate, de trop d'émotions contenues. La tête entre les bras.

Dans la classe règne un silence pesant. Mon professeur de physique, Monsieur Darmois, est terriblement gêné devant ce gros chagrin d'adolescent.

A seize ans, on ne pleure pas. Surtout en seconde. Et devant ses camarades...

Je vais me faire moquer de moi.

Pourtant, aucun d'entre eux ne tirera profit de mon comportement ridicule. Personne ne rira. Et seule la réserve qu'ils me manifesteront, m'apportera un semblant de réconfort.

Par contre, mes compagnons d'infortune sont stoïques. Il leur en faut davantage. Contrairement à moi, ils n'en sont pas à leur première retenue. Leur attitude le prouve.

Malgré mes efforts, j'ai beau faire, je ne peux pas me retenir... Passer un jour de plus au Lycée Technique me paraît insupportable. Ce Lycée que j'abomine et que j'aurais plaisir à voir brûler ! Non c'est trop. Beaucoup trop. Jamais je n'aurai la force de venir jeudi !

« Qu'est-ce que vous voulez Launay...vous ne travaillez pas suffisamment. Vos résultats le prouvent, tente d'expliquer monsieur Darmois.

-Si... J'ai travaillé, articulé-je. Je n'arrête pas de travailler.

-A qui voulez-vous faire croire cela ? Avec 2 sur 20 ! Et quand je dis 2, j'ai encore eu du mal à les trouver vos deux points.

Je ne comprends pas. Vous aviez huit jours pour réviser. Vous n'allez pas me dire que je vous ai pris en traître ! Vous devez passer vos nuits en boîte ! Ce n'est pas possible autrement ! »

A quoi bon lui expliquer que j'habite Vauclair depuis peu. Et que je ne quitte jamais ma chambre !

A quoi bon lui expliquer qu'à part Pierre Blondat, qui vient de Blanville, comme moi, je n'ai pas d'amis. Et qu'en dehors de l'école, nous ne nous fréquentons pas. Lui, retournant dans son village natal et moi restant à Vauclair.

A quoi bon lui expliquer que j'ai passé un jeudi et un week-end entiers pour réviser !

A quoi bon lui expliquer que, tout en résidant à Vauclair, ma mère qui ne travaille pas, a préféré me mettre en pension. Ce qui peut paraître singulier.

A quoi bon lui expliquer que je ne peux pas réviser au dortoir parce que l'on se couche trop tôt.

A quoi bon lui expliquer que j'ai déjà essayé à plusieurs reprises de travailler avec une pile électrique sous les couvertures, mais que le surveillant me l'a confisquée !

A quoi bon lui expliquer que, malgré mes efforts, les leçons de physique ne veulent pas rentrer !

A quoi bon enfin lui expliquer que j'en ai marre. Plus que marre. Et qu'un jour, je partirai ! Je ne sais pas encore comment. Mais je partirai.

Voilà ce que j'aurais aimé lui dire à mon professeur de physique-chimie, l'une des rares personnes que j'estime dans cet établissement pourri. Bien qu'il soit la cause indirecte de ma retenue.

Combien je le regrette, mon petit Collège de Blanville ! Aux enseignants toujours souriants et si proches de leurs élèves !

Quand nous n'avions pas compris une notion, ils se faisaient un devoir de nous l'expliquer. Voire de nous la réexpliquer. Jusqu'à temps que cela entre. Même, après que le son de la cloche, qui signifiait l'arrêt des cours, ait retenti. C'était la brave petite mère

Gorgeot, responsable de la cantine, qui s'acquittait de cette tâche en tirant énergiquement sur la chaîne.

« Un beau jour, elle va lui rester dans la main », que nous nous étions dits avec l'ami Pierre.

Car à Blanville, point d'intermédiaires ! Point de surveillants ! Encore bien moins de surveillants généraux !

Nous étions en contact direct avec un Directeur que nous croisions dans la cour, au quotidien. Lequel dispensait en outre des cours d'allemand.

Quand à nos professeurs, tous très jeunes, et pas encore atteints par le « fonctionnariat », ils étaient aux petits soins auprès de nous.

Ce qui n'est pas le cas du Lycée Technique du Balthar, où la plupart d'entre eux fuient leurs élèves, comme des lapins, de peur qu'ils ne leur posent des questions. Puis l'heure c'est l'heure... Et cela leur ferait mal de faire des heures supplémentaires.

Madame Brigitte Pfeifer, par exemple, madame Pfeifer, la professeur de mathématiques, appelée aussi « la boîteuse », en raison d'une malformation de la jambe qui l'oblige à claudiquer, on pourrait penser que son malheur pourrait la rapprocher de nous qui avons pour handicap celui d'être cancras ... Pensez-vous !

Si par malheur vous levez le doigt pour lui signifier que vous n'avez pas compris, elle fait celle qui ne vous voit pas. Et elle passe à côté de vous, adoptant le regard brumeux du bovidé qui regarde passer les trains, tout en continuant de débiter son cours. Mécaniquement.

Autant brancher un magnétophone ! L'Education Nationale réaliserait ainsi des économies.

En outre, elle a comme particularité de ne jamais s'asseoir pendant ses heures de cours. Jamais... ! Non. Elle parcourt les allées une bonne cinquantaine de fois - je n'ai pas compté- en boitant.

Son pas irrégulier qui résonne sur le carrelage, nous signale sa présence, quand elle passe derrière notre dos. Ce n'est pas pour autant qu'elle prendra le temps de s'arrêter pour se pencher sur nos copies... Elle se moque pas mal de nous.

Autre singularité, elle n'écrit jamais au tableau. Pour cette fastidieuse besogne, elle se contente d'envoyer un élève. Pratiquement toujours le même... Le meilleur.

Finalement, Madame Pfeifer ne serait pas là que ce serait la même chose. Puisque c'est l'un de nos camarades qui fait le travail à sa place !

Il faut également signaler que je fais partie du premier contingent à profiter de la dernière fumisterie en vogue : les maths modernes... que nos voisins belges viennent juste de mettre au placard, en raison de leur effet dévastateur.

Il s'agit là d'une singularité bien française qui consiste à reprendre à notre propre compte ce qui n'a jamais fonctionné les autres. Sans doute pour leur prouver que ce sont des incapables. Contrairement à nous, qui allons leur démontrer que, dans notre beau pays, nos pédagogues vont mettre un point d'honneur à appliquer avec succès, une méthode qui a échoué hors de nos frontières. Et pour le succès de cette entreprise, l'Education Nationale

compte sur le savoir-faire d'une « experte » en la matière, comme Madame Pfeifer. Elle est bien lotie avec des incapables pareils !

Bien évidemment, cette science nouvelle, mise en vigueur pour faciliter la compréhension des élèves, ne convient pas à mon cerveau étroit. La loi « star », les « singletons » et autres excentricités du même calibre ont pour moi l'opacité du latin de messe. Et aux offices de Madame Pfeifer, il ne va bientôt plus manquer que les cierges et l'encens.

Pourtant, en classe de 3^{ème}, sans être un matheux exceptionnel, je parvenais à tirer mon épingle du jeu et à obtenir des résultats très honorables... Avec les mathématiques à l'ancienne, bien entendu.

Ensuite, en allemand, nous avons hérité de la belle Frau Dominique Barhenger, une adorable poupée Barbie, davantage préoccupée à se teindre les ongles qu'à donner ses cours. Elle serait agréable si la crème épilatoire couleur caca d'oie qu'elle s'applique une fois par semaine sous les aisselles, avant de venir en classe, ne me dégoûtât à tout jamais du beurre et de la margarine, dont elle avait l'aspect. Mais pas l'odeur.

C'est en effet une véritable infection qui se dégage de son corsage sans manches dès qu'elle a le malheur de lever les bras, lorsqu'il lui arrive de nous appeler à son bureau pour corriger une faute aperçue sur nos copies.

Heureusement ! Elle ne nous appelle pas souvent, car elle manie davantage la lime à ongles que le stylo, cette superbe blonde à qui la « dame au chapeau » aurait décerné les yeux fermés le titre de miss. Seulement, pour qu'elle puisse obtenir cette distinction, dois-je le rappeler, le jury miss France, avant de se prononcer, aurait eu pour obligation de s'appliquer une pince à linge sur le nez.

Outre ce handicap, qui tisse autour d'elle un véritable no man's land olfactif- alors que pour d'autres le handicap se situe au niveau de la jambe!- elle a une singularité qui m'a toujours interpellé : Comment une si jolie jeune fille, à la bouche si délicate, a-t-elle bien pu être attirée par une langue comme l'allemand. Une langue aussi râpeuse qu'un rouleau de toile émeri ? Cela est toujours resté pour moi un mystère.

Sinon, malgré sa grande beauté, dont elle pourrait tirer avantage pour nous propulser vers le haut, nous autres garçons restons complètement insensibles à son charme... Les deux demi- livres de saindoux, qu'elle s'aplatit hebdomadairement sous ses petits bras menus, ne sont pas étrangers à cette mise à l'écart.

Puis en français, nous avons ce bon Bernard Vautier. Fonctionnaire jusqu'à la moelle des os. Toujours en blouse et sans ceinture. Ce qui a le don de la faire claquer au vent, comme un drapeau, quand il traverse les allées de sa classe à toutes enjambées. Comme le militaire qu'il a dû être à ses débuts.

Une telle manière de se mouvoir n'est pas innée. Elle s'apprend !

Dès le premier jour, il a tenu à nous faire savoir que, cette année, il ne se laisserait plus faire. « Toute dissertation dépassant deux pages ne sera pas corrigée ! » Et avait-il ajouté : « N'oubliez pas de passer une ligne à chaque fois pour la correction. »

Moi qui suis prolix et qui ai toujours eu le souci du détail, que me restait-il ?

Dernièrement, Pierre Blondat, mon voisin de table, vient d'en faire les frais en ayant commis l'impudence de lui remettre une dissertation de six pages. Du jamais vu ! Vautier a failli en faire une syncope !

De ma vie, je n'avais encore jamais vu un professeur vilipender avec autant de violence un élève pour excès de travail. Il a fallu que je vienne au Lycée Technique de Vauclair pour assister à une telle scène !

Ce « forcené du travail », toujours en tête des cortèges syndicaux pour revendiquer le droit d'être rétribué sans travailler, avait le don exceptionnel de crier des slogans, lors des manifestations et de chanter l'Internationale à tue-tête ! Ce qui avait le don de remuer l'âme et le cœur de l'homme de la rue, qui devait penser : « Pauvres enseignants ! Plaignez leur détresse ! Eux qui sont sur la brèche seize ou vingt heures par semaine ! Pour sortir nos enfants de leur paresse et de leur ignorante crasse. »

Il est vrai que notre bon monsieur Vautier ne se mentait pas et qu'il se sentait bien malheureux, lui qui a toujours eu du mal à terminer la semaine complète, exigée par son harassant labeur d'enseignant. Même s'il s'octroyait quelques pauses. Le lundi principalement - les week-ends le fatigant davantage que les jours ouvrés.

Et dès que la sirène, qui mettait un terme aux cours, retentissait, c'était le premier sorti. Ses élèves quittant la salle de classe en dernier.

Voilà la jolie brochette de pédagogues que l'Education Nationale a mise à notre disposition.

Après avoir trusté les premiers prix de français pendant des années, mes notes oscillent invariablement entre 7,5 et 8... sur 20 avec ce brave Monsieur Vautier. Même si, après un louable effort de concision, je suis parvenu un beau jour, à franchir la barre des 8, 25.

« Launay, vous êtes très en progrès, » m'avait-il complimenté. Comme quoi il se plaisait à être désagréable.

Alors, rester une demi-journée supplémentaire au Lycée, me semble au-dessus de mes forces.

Et encore, je n'ai pas évoqué le cas du professeur de gymnastique. Monsieur Cazal. Un petit boulot. Tout en muscles. Qui m'a réprimandé à diverses reprises pour avoir réalisé des acrobaties, dont je suis pourtant coutumier, dans les buts de handball.

Un beau jour, il m'a montré du doigt, puis il m'a crié d'une voix de stentor : « C'est fini, Launay. Je ne veux plus te voir dans les cages ! » - C'était en effet le seul professeur à nous tutoyer.

Décidément, il n'y a rien qui puisse me raccrocher à cet établissement. Même pas le sport !

Et, pourtant, le handball a toujours été ma discipline de prédilection. J'ai toujours fait l'admiration de mes camarades en réalisant des arrêts spectaculaires. Je ne compte plus les pénalités stoppés ou détournés. Ce qui, dans ce sport, constitue pourtant une véritable prouesse.

Mais non ! Mes belles envolées. Ma détente surprenante. Mes réflexes étonnants n'ont jamais eu l'heur de lui plaire.

Et quand vient le moment du tirage au sort des équipes, nombreux sont mes camarades à exprimer leurs regrets : « Dans les buts, on prendrait bien Denis Launay, mais le prof ne veut pas.

-Surtout pas ! A l'avant ou à l'arrière, si vous voulez. Mais pas dans les buts ! Il serait fichu de se casser une jambe ou un bras ! » s'indignait-il.

Ne lui en déplaise, c'est pourtant à ce poste-là que, je deviendrai plus tard, vice-champion d'académie, champion de Champagne et sélectionné dans l'équipe départementale de handball.

Comme quoi le discernement des enseignants du Lycée Technique de Vauclair est très approximatif.

Et il me faut bien avouer qu'il n'y a rien de plus difficile à supporter pour un élève qui a des compétences dans un domaine, et qui le sait, de s'entendre dire par son professeur qu'il est mauvais. Il y a comme une apparence de harcèlement de mauvais aloi.

De toute façon, pour Monsieur Cazal, son dada, à lui, c'est le volley. Rien que le volley.

A chaque fin de trimestre, il sort son grand calepin et il nous avertit : « Aujourd'hui : composition ! »

A la suite de quoi, après tirage au sort des équipes, il s'assoit sur une chaise, remplit les cases d'un grand tableau où figurent nos noms puis note ses élèves en cours de jeu.

Naturellement, me sachant observé et noté, je rate tout ce que j'entreprends.

Même en sport, là où autrefois, je me défendais, je suis devenu un cancre majuscule!
« En quoi es-tu bon ? » s'exclameront un beau jour mes parents désolés, en signant mon carnet. « Même dans les disciplines qui ne réclament aucune capacité, tu es parmi les derniers ! »

Enfin, parmi l'élite de nos pédagogues, je dois encore mentionner notre professeur d'histoire-géographie, Gilbert Menot, dit « Porcinet », en raison de son teint fleuri, de son double menton et de son joli petit bedon de femme proche de perdre les eaux.

Toujours content. Toujours souriant. Même quand il raconte la bataille de Verdun ou les chambres à gaz hitlériennes. Nous faisant pénétrer jusqu'à l'intérieur des salles de douches, des fours ou des tranchées. Avec son bel aspect d'homme bien nourri, nous avons du mal à imaginer les conditions de vie difficile des poilus ou des déportés.

A tel point qu'on pourrait l'accuser de révisionnisme- malgré lui.

Par contre, nos professeurs d'atelier et de dessin industriel sont d'un tout autre calibre. Leur compétence et leur intégrité sont incontestables. Ce qui aurait été un comble pour un Lycée Technique digne de ce nom !

Mais, hélas pour eux ! Malgré ma bonne volonté, je suis loin de leur faire honneur. La fraise, la perceuse et l'étau-limeur sont pour moi des machines indomptables. Et il est très rare que les cotes proposées par mon professeur, en vue de réaliser telle ou telle pièce, soit respectée.

« Je veux bien qu'il y ait du jeu, pour éviter les frottements, m'a fait mon professeur d'atelier, un jour. Mais chez vous, ce n'est plus du jeu, ce sont des abîmes ! Aucun mécanicien n'accepterait d'acheter vos productions. Elles feraient fumer les moteurs les moins exigeants ! »

Quant au dessin industriel, il n'y a pas un devoir qui ne présentât quelque trace de doigts, de crayon à papier ou de taches d'encre de Chine. Car je suis le champion du tire-ligne. J'en mets partout. Même sur la table !

En une année scolaire dans cette matière, je n'aurai appris qu'une chose et une seule ; c'est qu'il existe plusieurs catégories de crayons selon que la mine soit grasse ou sèche : 2B, 4B, 6B, 2H, 3H, 6H, HB... C'est fort peu.

Pour ces deux professeurs, je reconnais ne pas être à la hauteur de leurs ambitions. Eux qui voudraient tant me voir réussir. Les pauvres ! Ils ne méritent pas ça.

Hélas ! Je ne suis ni manuel. Ni scientifique. Ni sportif. Ni intellectuel. Je me suis d'ailleurs toujours demandé ce que j'étais réellement. Sans réussir à le savoir complètement. Et je ne le saurai jamais car l'image que j'offre à mon entourage est celui d'un personnage fluctuant. Et pour ainsi dire indéfinissable.

En tout cas, au Balthar, je suis considéré comme un imbécile et un paresseux. Pour le premier qualificatif, je ne prétends pas le contraire. Par contre pour le second, je m'inscris en faux. Et mon entourage peut en témoigner. Je suis un « bûcheur » de la plus belle eau. Mais, quand rien ne veut rentrer, à part me couper la tête, je ne vois pas ce qu'on peut faire d'autre.

Personne ne peut s'imaginer l'effet que cela fait d'aller d'échec en échec. Je me sens incapable. Je suis un être inutile. Et la horde de nuages qui s'amoncellent à l'horizon me laisse présager un futur extrêmement sombre.

Combien je le regrette mon petit Collège de Blanville !

Chef-lieu de 1 600 habitants, Blanville est le village où tout le monde connaît tout le monde. Avec, comme je l'ai déjà souligné, des enseignants à l'écoute de leurs élèves. L'atmosphère y était familiale. Et il fallait être un fichu cancre pour ne pas réussir. Il est vrai que les enseignants, dont certains étaient issus de la Primaire, n'avaient qu'un Credo et un seul : le plus grand nombre de reçus au Brevet d'Etudes du Premier Cycle, le fameux BEPC! Ce qui n'était pas si facile que cela à l'obtenir ! Du moins à l'époque. Cet examen n'étant en rien comparable avec l'ancien Brevet Élémentaire, assez difficile et le nouveau Brevet des

Collèges, beaucoup trop tendre. Dans ma classe, quelques-uns de mes camarades ayant d'ailleurs eu la mauvaise fortune d'être recalés.

Je me souviens encore avec émotion de la lecture des résultats qui avait été faite par notre professeur principal. Lequel nous avait réunis dans « Notre » classe.

Car Blanville n'est pas Vauclair. De la 6^{ème} à la 3^{ème}, chacun avait « Sa » classe. On ne perdait pas son temps à errer de salle en salle. C'était aux professeurs de se déplacer ! A part pour les disciplines scientifiques, qui étaient enseignées dans une salle qui disposait d'un mobilier bien spécifique.

En outre, tous les enseignants nous tutoyaient. Et nous appelaient tous par nos prénoms.

Certains d'ailleurs, n'hésitant pas à se mêler à nos jeux pendant les récréations – football ou volley sous le préau, ballon- prisonnier au milieu de la cour. Ce qui n'empêchait pas le respect que nous éprouvions pour eux. Qui travaillaient autant que nous – eux à préparer leurs cours et nous à les assimiler !

N'avions-nous pas la chance d'avoir eu pour professeurs, un ancien champion de saut en hauteur et un ancien membre de l'équipe féminine de handball ?

Comment vouliez-vous ne pas avoir de considération pour de tels enseignants !

J'entends encore Monsieur Blanchar, notre tout jeune professeur de français, histoire-géo énoncer dans un silence de cathédrale, la longue liste des résultats du Brevet d'études du premier cycle : « Un tel, reçu. Une telle, recalée X, reçu. Y, recalé... »

Par respect pour ceux qui avaient la malchance d'avoir échoué, nous autres, les reçus, évitions de crier trop fort notre joie. Mais, quel bonheur intérieur ! L'horizon m'apparaissait lumineux. J'avais une foi absolue en l'avenir. La vie m'appartenait...

Pourtant, tout n'avait pas été facile. Ma scolarité a été très cahotante.

Redoublant mon CM2. Ratant de la pire des manières mon examen d'entrée en 6^{ème}, puisque sorti avant la fin des épreuves. Séchant sur un problème de math qui m'avait laissé perplexe.

Puis devenu brillant lors d'un redoublement après un déménagement vers le Chef-lieu voisin. Grâce à une vieille institutrice qui m'avait pris en main.

Entrant par la suite tambour battant en 6^{ème}... après un retour inopiné à Blanville, ma mère ayant « la bougeotte ».

Réalisant une sixième parfaite, avec des enseignants que j'adorais.

Ayant néanmoins obtenu mon Certificat d'étude de justesse. Je le suppose. Avec une écriture déplorable –cet exercice étant noté sur 5. Et de grosses lacunes en calcul mental – les chiffres refusant de s'imprimer dans ma tête - Cette discipline étant également notée sur 5. Le zéro pointé, note éliminatoire, n'ayant pas dû être bien loin....

M'effondrant enfin lamentablement au cours du premier trimestre de 5^{ème} pour des raisons inconnues, avec une moyenne de 6 sur 20. Le Directeur du Collège proposant à mes parents désolés d'être boulanger ou carreleur...

Réussissant ensuite le tour de force de doubler par deux fois ma moyenne lors des trimestres suivants... deux fois 12. Moyenne générale : 10 sur 20... Le compte était bon. Je

pouvais passer dans la classe supérieure.

Enfin, après une 4^{ème} et une 3^{ème} très honorables, j'avais obtenu mon brevet « haut la main », comme l'on dit.

Par contre, pour avoir le privilège d'être « breveté », j'avais fait une croix sur toutes mes vacances. Toussaint, Noël, Pâques, me voyaient travailler d'arrache-pied. Encouragé que j'étais, par des enseignants qui aimaient leur métier. Et notamment, Monsieur Blanchard, qui m'a fait partager son goût pour le français. C'est de lui que m'est venue cette fringale de lecture, qui me faisait dévorer livre sur livre. Grâce à ses conseils avisés sur le choix des ouvrages que j'empruntais régulièrement à la bibliothèque.

Après lui, pas un jour sans lire... Mais des romans, beaucoup de romans. Des centaines et des centaines de romans.

Plus tard, ce sera le tour des pièces de théâtre, que je savourerai avec le même délice. Avec toutefois une petite préférence pour l'œuvre dramatique où l'action n'est pas suspendue par les longues descriptions, qui peuvent parfois paraître fastidieuses.

Dans ce genre bien particulier, les auteurs, en effet, allant à l'essentiel. Et les dialogues nous mettant en prise directe avec les personnages.

En réalité, plus tard je me rendrai compte que je ne fonctionnais qu'à l'affect. Réussissant dans les classes où les professeurs n'étaient pas fonctionnaires et échouant dans les classes où les professeurs étaient des « fumistes »...

Ainsi, je me souviens qu'en 4^{ème}, étant en délicatesse en mathématiques - Déjà ! - Mademoiselle Berroux, avait alerté ma mère qu'elle rencontrait « au pain » ou « au lait » ... C'est ce qu'on disait à l'époque à la campagne.

Mise au courant, celle-ci lui avait demandé de me donner des cours après 17 heures. Ce qu'elle accepta bien volontiers. Ce qui me permit de passer, quelques semaines plus tard, des dernières places aux toutes premières. Comme quoi il n'y a jamais de cas complètement désespérés. Pour peu que les lacunes soient prises à temps.

Il en était ainsi dans les villages, où parents et enseignants étaient appelés à se rencontrer. Quand ce n'était pas à la boulangerie, c'était à La Ruche Moderne ou aux Coopérateurs de Champagne.

En attendant leur tour, les langues des clients se déliaient. Bien évidemment, tout le monde était au courant que le fils Untel n'était pas doué en calcul, ou que la fille Unetelle ne comprenait rien à la physique. Mais personne n'en faisait des gorges chaudes. Bien au contraire, tout le monde compatissait : « Oh le pauvre garçon ! » s'exclamaient les commerçants, à l'adresse de leurs clients enseignants. « Aujourd'hui, on leur en demande trop. On veut trop leur en mettre dans la tête. Pas étonnant qu'ils l'aient sens dessus dessous. Vous allez finir par la leur faire éclater ! Après, vous serez bien avancés »

En ce temps-là, dans les établissements scolaires, il n'y avait ni cellules de crise, ni réunions avec d'éminents brasseurs d'air que sont les psychologues. On appelait un chat un chat. Et les entretiens entre enseignants et mères de famille –les pères n'étant pas concernés puisqu'ils ne faisaient pas les commissions - avaient lieu au beau milieu des boîtes de

conserve, des paquets de sucre en morceaux et des kilos de pommes de terre de l'épicière ou les baguettes et les croissants de la boulangère. L'endroit se prêtait sans doute mal aux confidences de cet ordre, mais au moins, on ne peut pas dire que nous n'étions pas suivis.

C'est dans ces lieux « privilégiés » que se forgeait également la réputation de nos professeurs, lesquels n'avaient la visite des Inspecteurs qu'une fois tous les six ou sept ans. Malgré tout, comme critère d'évaluation, il n'y avait pas mieux.

Mais le Collège de Blanville n'est pas le Lycée Technique du Balthar où nous ne sommes que des numéros.

Outre l'apathie de la majorité des enseignants, l'établissement est beaucoup trop vaste. D'autant plus qu'on venait de lui accoler l'ancien Collège Technique, qui était situé, autrefois, en plein centre de la ville de Vauclair. Or celui-ci, qui ne préparait qu'au CAP et qui était fréquenté par des jeunes issus des bas-quartiers, avait très mauvaise réputation.

C'est la raison pour laquelle l'idée des concepteurs, qui consistait à jumeler Collège et Lycée était double : créer un pôle technique dans un même secteur géographique puis espérer que le brassage lycéens et collégiens puisse permettre de discipliner ces derniers. Ce qui fut rarement le cas. Les seconds, étant jaloux des premiers qui briguaient l'obtention du Brevet de Technicien, voire du Brevet de Technicien Supérieur. Aussi y eut-il souvent des bagarres intra-muros qui valurent le renvoi des élèves des deux camps, sans chercher à savoir qui avait raison ou qui avait tort.

Le Directeur, Monsieur Pijas, que l'on ne voit jamais – ce qui ajoute à son aura et à la crainte qu'il nous inspire – communique avec nous exclusivement par haut-parleurs interposés, après nous avoir réuni sur la grande Place Centrale.

On se croirait dans un camp de concentration !

D'autant plus qu'il y a les rabatteurs – les surveillants - qui nous conduisent manu-militari à l'endroit réservé pour recevoir la « bonne parole », pressés qu'ils sont par le kapo en chef - surveillant Général petit et teigneux - qui n'arrête pas de déverser une bile toujours prête à déborder.

En réalité, si notre bon Directeur nous réunit dans cette vaste cour, c'est toujours pour nous annoncer des mesures disciplinaires.

C'est là où j'ai appris, un jour qu'il pleuvait à seaux et que nous étions sous la pluie – Monsieur Pijas ne consultant jamais la météo avant de nous annoncer ce qu'il avait à nous dire – que l'un de mes bons camarades, Roland Marker venait d'être renvoyé définitivement de l'établissement, pour avoir cassé l'appendice nasal de l'un des trois Collégiens qui lui avaient cherché noise. Il est vrai que Roland, par ailleurs très susceptible, mais extrêmement débonnaire et doux, était doté d'une force colossale.

S'il avait vu rouge, c'est que les autres avaient dû le chercher.

Mes camarades de Blanville et moi-même, n'avons pas bien vécu ce qui nous apparaissait comme un jugement de Salomon. Puisque seule compensation pour notre ami, le Collégien au nez cassé était également renvoyé.

Autre prétexte pour nous réunir huit jours plus tard, c'était pour nous obliger à venir à l'école un jeudi soir, afin d'assister à la projection du film « Le Rouge et le Noir » de Stendhal, au foyer !

Le caractère imposé, alors que j'avais une composition de chimie le lendemain, m'a fait détester Stendhal à tout jamais. Quant à Danielle Darrieux et à Gérard Philipe, qui n'y étaient pour rien, j'ai toujours regardé les films dans lesquels ils figuraient, avec beaucoup de circonspection. Les démêlés entre Julien Sorel et Madame de Rênal m'ayant en outre fort ennuyé.

Comme quoi il faut peu de chose pour dégoûter les élèves ! De mauvais enseignants, des disciplines nouvelles, une projection cinématographique à laquelle on ne peut se soustraire...

Et si encore notre bon professeur de français avait exploité l'œuvre d'Autant-Lara ! Mais le lendemain, il nous parla de Ronsard et de Clément Marot... La vie du secrétaire du marquis de La Mole, partagé entre ambitions et sentiments, le laissant froid comme marbre... Moi aussi d'ailleurs. Mais ce n'était pas une raison pour nous faire perdre notre temps.

Cette nuit-là, j'ai encore été obligé de réviser sous les couvertures. Avec une pile électrique nouvellement achetée à l'épicerie du coin.

Monsieur Pijas, nouvellement nommé au poste de Directeur du Lycée Technique de Vauclair, dirige son établissement d'une main de fer, sans gants de velours.

Mon frère qui l'avait eu, autrefois comme Proviseur, à l'Ecole Nationale Professionnelle de Crancy, me l'avait décrit comme un homme extrêmement dur. Ce qui ne l'avait pas empêché d'obtenir le Brevet de Technicien Supérieur qu'il était venu chercher.

Mais je n'ai pas le même caractère que Jean-Claude, mon aîné de sept ans. Je m'accommode mal de la discipline militaire. Lui, apparemment avait fini par vivre avec. Il avait bien du mérite, ne revenant à Blanville qu'aux trop rares vacances scolaires. Car Crancy est à deux cents kilomètres. Loin là-bas. Dans le triste décor des brumes lorraines.

Néanmoins, et rares étaient les élèves de Vauclair à être au courant, cet homme d'une inflexible rigueur avait déjà à son actif, et avant de venir ici, le suicide de l'un de ses élèves. Lequel avait mis fin à ses jours en sautant du quatrième étage. Et cela n'avait visiblement pas servi de leçon au premier !

Est-il humain ? J'en doute. D'autant plus qu'en une année scolaire complète, je n'aurai jamais l'occasion de le croiser, ne serait-ce qu'une seule fois ! Jamais il ne traversera la cour. Il dirige tout par procuration.

Pourquoi se cache-t-il ? De quelle maladie honteuse souffre-t-il ? Peut-être a-t-il un

handicap, qui l'oblige à se soustraire des regards ? Un peu comme le masque de fer ? Il y a au Lycée Technique tellement de malades et de malformés ! A commencer par nos professeurs !
Mon frère non plus ne l'avait jamais vu. Après quatre ans d' ENP !

Je me suis toujours demandé de qui il tenait cette nomination dans la capitale de la bonneterie ? Etait-ce une promotion comme on le laissait entendre ? Ou bien était-il tombé en disgrâce en raison des malheureux événements de Crancy ? L'Education Nationale ayant toujours préféré déplacer ses fonctionnaires fautifs, plutôt que de les radier de ses cadres....

« Ca va te faire du bien ! avait prétendu mon frère avant la rentrée scolaire. Il est temps que tu quittes le Collège de Blanville. Tu finirais par devenir gâteux. »

Il est vrai qu'au début, j'avais accueilli la nouvelle de mon départ avec satisfaction, car les disputes entre mes parents devenaient de plus en plus fréquentes. Ma mère n'hésitant pas à frapper mon père avec le manche d'un couteau. Ce qui m'avait paru odieux. D'autant plus que lui ne ripostait jamais. Encaissant sans rien dire la mauvaise humeur maternelle. Aussi avais-je pensé qu'un séjour au pensionnat allait me conduire vers la paix, l'émancipation et la liberté.

« Tu verras. Quand tu reviendras, tu seras devenu un homme ! » avait encore assuré mon frère.

C'est mal parti.

A Vauclair, en effet, on ne s'apitoie guère sur le sort des élèves. Je viens d'en faire les frais. Et ma situation dans cet établissement correspond davantage à un naufrage qu'à un sauvetage.

« Calmez-vous Launay ! fait encore Monsieur Darmois, dépassé par ma crise de larmes. Vous n'allez pas vous rendre malade pour une simple colle. Vous en verrez bien de l'autre. Regardez vos camarades. Si vous croyez que cela les émeut. »

Visiblement, mon désespoir le touche. D'autant plus qu'il est indirectement l'auteur de cette sanction. Même si c'est sur décision du Directeur. Ce dernier ayant précédemment déclaré au micro : « Dorénavant, tout élève qui n'aura pas obtenu la moyenne sera puni. Pour les notes au-dessous de 5 ce sera une retenue le jeudi matin ! » C'est mon cas.

Mon professeur de physique a beau me répéter que je devais m'y attendre, pareil châtiment me paraît particulièrement injuste. Et ce qui m'effraie, c'est qu'à ce rythme-là, il risque de ne pas être le dernier.

A la cantine, je ne peux plus avaler quoi que ce soit. Je suis complètement muré dans mon chagrin.

La nuit, je fais des cauchemars, réveillant le dortoir, au grand dam des surveillants qui commencent à s'en inquiéter.

Par contre, je deviens la risée des Collégiens, ravis de voir un Lycéen en difficulté. Et à chaque fois qu'il m'arrive d'en croiser, c'est pour essayer des quolibets ou subir des bousculades. Ils ont beau jeu, car je ne réponds pas. Un peu plus, un peu moins...

Pour une question de place, ceux-ci prennent en effet leur repas dans le même réfectoire que nous, mais pas aux mêmes heures. A part William Lambert, un Collégien que la Direction a isolé et qui déjeune avec nous pour raison disciplinaire.

Il s'agit d'un trublion. Un dur. Qui a déjà eu maille à partir avec la justice. C'est le seul de sa catégorie à m'apporter un peu de sympathie.

Plus tard, au cours d'une rixe entre bandes rivales, qui aura lieu au beau milieu d'une rue passante de Vauclair, celui-ci, me voyant sur le trottoir d'en face, n'hésitera pas à laisser choir l'adversaire sur lequel il était en train de s'acharner pour traverser la chaussée et venir me serrer la main ! Alors que la police venait d'arriver sur place.

J'ai même eu peur d'être interpellé par la maréchaussée, craignant qu'elle puisse me croire mêlé à ce règlement de compte. Heureusement, il n'en sera rien. Celle-ci me laissant m'éloigner. Mais tel est William Lambert. Un dur au cœur tendre.

Et le fait qu'il m'ait à la bonne, c'est peut-être peu de chose. Mais cela console.

A part lui et mes camarades de seconde, qui compatissent, par leur silence, par un sourire ou par petit mot gentil, je suis en but aux sarcasmes du reste de l'établissement.

Que faire ? Retourner à la maison ? Pour être le témoin de parents qui s'entredéchirent ? Même si leurs querelles sont de moins en moins fréquentes ? Ou rester en pension ? Je ne vois pas de solution.

En outre, et ce qui est singulier, c'est que je suis interne au Lycée Technique, alors que mes parents viennent d'acquérir une superbe maison, avec cour, jardin et dépendances à Vauclair, quelques mois avant la rentrée scolaire. Le tout à un quart d'heure à pied de l'établissement ! Ce n'est donc pas la place qui manque à des parents qui ne sont que deux pour occuper quatre chambres et un vaste salon-bureau, qui pourrait à la rigueur en faire également office. Mes sœurs étant mariés et mon frère ayant trouvé du travail dans l'Est, on ne peut pas dire qu'ils soient serrés.

Je ne comprends pas leur calcul. Entre le coût de ma pension et la volonté de me forger le caractère, la toute petite place réservée à l'affection reste bien mince.

Mais, pour je ne sais quelle raison – une certaine réserve sans doute ? - jamais cette question n'a été abordée.

Je me sens seul. Comme une pierre. Abandonné. Que me reste-t-il ? La fuite ou le suicide ?

La première solution me déplaît, car elle ne servira à rien. On me cherchera. On me trouvera. On me ramènera. On me punira. Et le cycle recommencera.

La seconde semble me convenir davantage. Mourir. Oui. Mais par quel moyen ?

Sauter du haut de l'escalier, comme l'élève de l'ENP de Crancy ? C'est radical. Mais l'idée d'arriver en bas comme un pantin désarticulé, la tête en sang me répugne.

Me trancher les veines avec une lame de rasoir ? Je ne supporte pas la vue du sang.

Alors quoi ? Le poison... ? Je n'en ai pas. Le revolver... ? Je n'en ai pas non plus. Et je n'ai pas assez d'argent pour en acheter. En outre, les manufacturiers refuseraient de m'en vendre car je suis mineur... Me jeter dans la Seine ? Un beau dimanche ? La veille du lundi ? Synonyme de retour à l'internat ... ? Pourquoi pas. Mais je crains une agonie trop lente. Je souhaite mourir. Sans douleur.

Par contre la pendaison me conviendrait parfaitement. On ne doit pas avoir le temps de souffrir.

J'attacherais une corde à la branche de l'un des tilleuls – il n'en manque pas chez mes parents... Et au revoir. Je ne souffrirai plus.

Non. C'est le Lycée Technique qui m'a puni. C'est au Lycée Technique à être puni à son tour ! Et ce sera avec la ceinture de ma blouse. Au beau milieu de la Cour. A l'endroit même où notre Directeur nous réunit faire ses annonces.

Je ne peux rêver vengeance plus belle.

J'imagine la tête qu'ils vont faire en me découvrant demain, me balançant à la branche d'un marronnier....

Au fait, quel jour sera-t-on demain... ? Vendredi ? La veille du week-end ? Cela tombe mal. Non. Il vaut mieux que ce soit un jeudi. C'est cela. Jeudi matin. Juste avant ma colle.

L'idée de me pendre m'obsède. J'échafaude projet sur projet.

Il me faut d'abord déjouer la surveillance du surveillant d'internat... A trois heures du matin... Je crois que c'est la meilleure heure... Pendant que tout le monde dort... M'habiller. Je ne veux pas mourir en pyjama... Ni dans la blouse bleue du Lycée, qui me fait horreur... Je mettrai mon pantalon gris. Celui du dimanche... Mon pull-over marine... Ma chemise blanche et mon blazer à boutons dorés. Je veux être présentable quand on me découvrira...

J'ouvrirai la porte. En évitant qu'elle ne grince. Je descendrai les escaliers. L'entrée n'est jamais fermée à clef. Et je gagnerai la cour....

Mais avant, il faut que j'écrive une lettre pour expliquer mon geste. Je veux que la Direction soit punie.

Mais combien faudra-t-il de morts, pour briser la carrière de Pijas ? Combien ? Sera-t-il encore déplacé ? Je connais l'Education Nationale. Elle va tout faire pour cacher la vérité... Dire par exemple que j'étais malade. Que j'étais dépressif. Qu'il n'avait rien pu faire pour moi....

Mais la lettre, où vais-je la mettre ? Dans la poche de ma veste... ? Ce n'est pas prudent. Le Surveillant Général serait capable de la soustraire aux enquêteurs... Car bien sûr, il y aura enquête.... C'est toujours comme cela que ça se passe.

Non. J'ai mieux. Je vais la glisser dans la trousse de toilette de mon ami Pierre Blondat. Il la trouvera, jeudi matin, en allant dans les sanitaires. Il la lira, puis il ira la remettre au surveillant du dortoir.

Sur l'enveloppe, je vais mettre un mot, pour qu'ils lisent ma lettre tous les deux, avant de la remettre aux autorités. Ainsi aurai-je des témoins.

Pas un jour. Pas une heure. Pas une minute. Pas une seconde sans que je ne pense au plan que j'ai élaboré... Finalement, je vais rapporter une corde de la maison. Je crains que la ceinture de ma blouse ne soit pas assez grande.

Je ne travaille pas. Je fais à peine semblant. Mes professeurs n'osent pas m'interroger. Quand ils me parlent, je suis loin. Très loin. Tout m'indiffère. Maintenant que je suis déterminé, je n'existe déjà plus. Je suis devenu une poupée de chiffon.

« Faites quelque chose, dira Bernard Vautier à mes camarades, en plein cours de français. Sortez-le ! Emmenez-le au cinéma ! Vous ne voyez pas ! Il est en train de faire de la neurasthénie. ! J'ai lu sa dernière dissertation... Certes, il n'y a guère de rapport avec le sujet, mais c'est d'une tristesse ! Tenez ! Je vais vous la lire... »

Ce qu'il fait...

« C'est beau s'exclament mes camarades. C'est beau, mais c'est triste.

-Ah ! Pour décrire des paysages ou des états d'âme, Launay est imbattable, dit-il. Je n'en doute pas. Mais cela n'a rien à faire dans une dissertation. D'ailleurs je ne lui ai même pas mis de note.»

Il valait mieux. Sans doute ...Je viens de comprendre que maintenant, les professeurs ont peur de me noter.

De sa part, je suis étonné. Je n'aurais jamais pensé qu'il puisse s'inquiéter de mon sort. Comme quoi il ne faut présager de rien.

A présent, après avoir versé toutes les larmes de mon corps, je n'en ai plus. Je reste simplement prostré. J'essaie toujours de faire mes devoirs et d'apprendre mes leçons. Mais le rendement est faible... voire nulle... Il l'était déjà auparavant. Cela ne va pas changer grand' chose.

Le week-end chez mes parents se déroule comme d'habitude. Sans querelles toutefois. Se sentent-ils fautifs du mauvais climat qu'ils m'imposent ?

Il est vrai que mon père travaille toute la journée dans une fabrique d'aiguilles pour machines de bonneterie- Vauclair étant la Capitale de la maille. Pendant ce temps, ma mère s'occupe à ne rien faire. Comme d'habitude. Elle passe son temps enfermée dans son salon ou dans sa chambre. Les bras croisés. A peindre. Ou à jouer du piano.

Elle n'a plus de femmes de ménage comme à Blanville. Ne connaissant pas les bourgeoises de Vauclair, elle ne reçoit personne. Finis les thés et autres douceurs échangés avec les dames patronnesses, autour des quatre heures. Finis les petits potins échangés. Ragots et autres cancans. D'ailleurs Vauclair est beaucoup trop grand.

La maison de mes parents sent la grisaille et l'ennui. Les quatre tilleuls de la cour, s'ils apportent leur ombre l'été, font tomber la nuit plus tôt en hiver.

En outre, comme il n'y a pas de chauffage central, les poêles à fuel ne sont pas tous en service. Il y fait très froid. Notamment dans la salle de bain, où personne ne s'éternise après avoir pris une douche ou un bain.

A peine arrivé, je dépose ma valise puis je monte dans ma chambre sous prétexte d'avoir des leçons à apprendre. Je tente de lire. Mais les lettres sautent devant mes yeux. Ma mère, qui vient me chercher pour déjeuner me surprend, allongé, la tête fixant le plafond :
« Tu es malades ?

-Non.

-Tu as encore eu des mauvaises notes ?

-Oui.

-Viens manger. Ton père vient d'arriver... »

Voilà un week-end chez mes parents ! Demain ce sera dimanche. Après ce sera lundi. Quand mes parents arrivent à se supporter, je suis tranquille. Mais c'est pour moi la grande solitude.

Un livre à la main, je regarde par la fenêtre, la grande usine de bonneterie de chez Gallier. Avec son horrible citerne d'eau bleue pétrole. De temps en temps, j'aperçois des secrétaires qui travaillent à leur bureau. Mais de ma chambre, je suis privé du ballet des bonnetières qui entrent ou qui sortent dans la cour de la fabrique. Et comme notre maison donne dans une ruelle quasiment déserte. C'est calme. Très calme.

Tiens, demain, il faudra que j'aille chercher une corde dans l'atelier ! Encore cinq jours et je serai définitivement libéré.

« Monsieur Pijas, a décidé de lever votre retenue de jeudi prochain. Il accepte de passer l'éponge. »

C'est ce que vient d'annoncer mon professeur de physique. Avant de commencer son cours.

Un énorme soulagement m'envahit. Je me sens revivre... Mon Directeur a eu certainement très peur.

CHAPITRE 2

L'ESPOIR

« Il n'en est pas question ! Je voudrais bien voir ça. Tu resteras au Lycée Technique ! Que tu le veuilles ou non ! »

Ma mère a les yeux qui lui sortent de la tête. Sa voix est sèche. Ses lèvres sont déformées par la colère. Le ton est sans réplique.

De dépit, je monte à l'étage. Et je me réfugie dans ma chambre. Désespéré.

J'aurais voulu lui expliquer que je me suis trompé. Que j'ai pris une mauvaise orientation. Que jamais j'aurais dû me diriger vers le technique. Que je voulais étudier la philo. Et que finalement je m'étais trop laissé influencer...

Par Aimé Barançon, le Directeur du Collège de Blanville, qui avait fait comprendre à mes parents que le diplôme du baccalauréat, il ne fallait pas y compter. Tout du moins pour moi. Et qu'il en savait quelque chose, lui qui l'avait obtenu « au forceps » comme il le proclamait.

« Mais il ne l'a jamais eu ! s'étonnera plus tard mon frère Jean-Claude, à l'adresse de mon père et de ma mère qui ignoraient le cursus scolaire de mon Directeur. Il a tout juste le Brevet élémentaire. Puis il est monté à l'ancienneté. Comme cela se faisait à l'époque. En profitant des opportunités. »

Et Barançon de leur rappeler qu'en 5^{ème}, j'avais été à la peine. Et qu'il avait bien failli m'envoyer passer un CAP de carreleur !

« Vous vous en rappelez ? leur avait-il demandé... Non. Pour Denis, il lui faut un bon métier manuel. Même s'il a eu son BEPC haut la main.

-C'est vrai, avait reconnu ma mère. Il a des grosses mains. Ce ne sera pas un intellectuel.

-Que non ! » avait conclu le faux-bachelier ».

Ensuite, la réussite de mon frère, qui venait d'obtenir un diplôme de Technicien Supérieur à l'ENP de Crancy, et qui n'avait eu aucune peine à se faire embaucher dans l'Est, chez Métalor, avait beaucoup pesé dans le choix qu'on m'avait involontairement imposé.

« Crois-moi, la philo, c'est de la foutaise ! s'était récrié Jean-Claude. Ca ne mène à rien. Il faut du concret. Tu ne veux tout de même pas ressembler à ces petits crétins aux cheveux longs ? Ces pseudos intellectuels qui ne savent que gloser ? Je te vois. Tiens ! Couché comme eux, sous les ponts. En plus, tu es toujours malade... »

Enfin, il y a eu la forte pression de ma mère, qui me voyait le successeur de son père aux Forges de Belgance.

« Tu as les mains de Papa. Tu as la tête de Papa. Tu feras comme Papa. »

Mon grand-père maternel est rentré aux forges à l'âge de neuf ans. A force de travail, de courage et de persévérance -c'est le discours que se plaisait à rabâcher sa fille – il a monté

un à un les échelons pour devenir Directeur, puis Administrateur... Avant qu'un cancer foudroyant ne vienne le terrasser à l'aube de sa retraite.

« Quelle belle carrière ! argumentait-elle. Chez nous, on a toujours été à l'abri du besoin. »

Alors, « pour ne pas être à l'abri du besoin », j'ai cédé. Pas très sûr non plus de ce qu'il valait mieux pour moi. A l'adolescence, l'avenir paraît si lointain... qu'on finit par se dire qu'après tout, on verra bien.

Mais à la question : « Que veux-tu faire Denis plus tard ? » c'est ma mère ou mon frère qui répondait à ma place : « Aux Forges, comme son grand-père ». Mon père prenant soin de ne jamais intervenir pour ne pas m'influencer.

Par contre, ce que je n'ai jamais osé demander à mon frère, c'est pourquoi il n'y était pas, lui, aux Forges de Belgance ?

Je me doute de ce qu'il m'aurait répondu : « Pas assez payé. Epoque du Grand-père révolue. Connais personne. Belgance est un trou... » Et d'autres arguments du même calibre.

Quant à moi, si on m'avait laissé exprimer mes vœux, j'aurais aussi bien dit : « Fermier dans le Cantal » que « Journaliste sportif à Miroir Sprint » ou « Clown au Cirque Pinder. » Je n'étais pas très fixé.

Je me souviens de mon Grand-père, ce vieillard imposant, qui passait ses jours et ses nuits, allongé au rez-de-chaussée sur son lit, dans le noir d'un bureau transformé en chambre.

« Chut ! me faisait ma Grand-mère, un doigt sur les lèvres. « Laisse-le dormir ! »

Et je filais dans l'immense jardin laissé à l'abandon où poussaient, en toute liberté, lilas, sureaux et autres parasites, dans une orgie de branches et de feuilles qui occultaient un ciel souvent gris - Belgance étant plus à l'est que Blanville...

Ce n'était plus un jardin. C'était une jungle. Les herbes folles m'arrivant à la ceinture... mes pas seuls traçant les allées.

J'en ai fait des constructions, planté des tentes, édifié des huttes, fabriqué des cabanes ! C'était ma seule distraction dans cette grande propriété à la mousse noire et humide. Aux amères fragrances de buis. Et orienté plein nord.

Dans une clairière au sol cimenté, il y avait un portique. Sans balançoires. Sans agrès. Dont je ne pouvais même pas me servir.

Il y avait aussi un appentis en brique. Avec tout un tas de vieux objets et de vieux meubles cassés. Témoins muets d'une vie qui avait fui définitivement. Mais que j'aurais aimé rattraper au vol. Histoire de percer leur mystère d'autrefois. Malheureusement, les trésors que je devinais à travers la vitre poussiéreuse n'étaient pas pour moi. Il n'y avait point de clefs pour entrer.

Non. C'était une maison malade. Comme son maître. Une propriété qui n'avait pas laissé leurs habitants dans le besoin ! Et qui avaient eu le malheur de perdre leur fille toute jeune - la sœur de ma mère - d'une sclérose en plaques. Depuis, cette grande bâtisse froide et humide s'était refermée sur son chagrin.

Par contre, j'en ai vu défiler du monde : des sœurs infirmières qui « venaient pour la piqûre ». L'archiprêtre qui venait parler à mon Grand-Père des choses d'En-Haut. Des membres de la Direction des Forges, venus lui demander conseil pour diriger celles d'En-Bas !

Puis, le dimanche, il y avait la messe des malades que Grand-mère lui faisait écouter sur un vieux poste. La chaise percée qu'on apportait. Les seaux qu'on vidait. L'éther qui empestait. Et les pâtisseries du goûter, que mes sœurs devaient obligatoirement aller acheter chez Berger - des amis à eux. Pas les meilleurs pâtisseries du « pays ». Loin s'en faut ! Mais, sous peine de provoquer une révolution, grand-mère contrôlait l'emballage.

Quand c'était écrit « Berger » sur la boîte, elle était rassurée.

Ah ! Grand-père, c'était quelqu'un : « Tous ses anciens ouvriers te le diront, déclarait fièrement ma mère. *Le Père Robert*, comme ils l'appelaient, était aimé de tous. Travailleur, sérieux, honnête, droit, connaissant le prix des choses et pas fier pour un sou ! » Ma mère ne tarissait pas d'éloges à l'égard de mon *self made man* de Grand-père. A qui *tout avait réussi*.

Grand voyageur, il avait *roulé sa bosse* dans pas mal de pays. Allant notamment monter des forges à Pampelune en Espagne. Puis dans diverses régions d'Afrique Noire, dont les noms m'échappent. Une sorte de globe-trotter ! Un Tintin-Milou de la Forge ! Connus partout comme le loup blanc et apprécié pour sa valeur et ses qualités de cœur.

« Quand il y en avait un de malade ou quand l'un d'entre eux avait été victime d'un accident, ce qui malheureusement pouvait arriver, il n'hésitait pas à lui rendre visite. Non seulement pour les formalités d'usage –réduite à leur plus simple expression à cette époque-là - mais aussi pour assurer sa famille de son soutien.

Pas étonnant que ses ouvriers lui soient dévoués.

Et il ne fallait pas la lui faire... poursuivait ma mère. Quand on évoquait devant lui *la cause ouvrière*, il savait de quoi il était question. Ce n'est pas comme ces Rouges d'aujourd'hui, qui prônent la Révolution, pour leurs intérêts personnels.

Tu ne sais pas qu'avec sa première paye, alors qu'il était tout gamin, il était parti à la boulangerie, acheter un gâteau pour sa Grand-mère ! »

L'histoire de la pâtisserie, j'en entendrai parler souvent...

Il est un fait, c'est que ma mère aurait voulu que mon frère et moi, nous lui ressemblions. Pour Jean-Claude, il en prenait le chemin. Par contre, pour moi, ce n'était pas du tout le cas. Je ne me plaisais qu'un livre à la main.

« Au pire, avec un bac philo, tu ne peux finir que dans l'Enseignement. Tu parles d'un métier ! argumentait-elle.

Quand je me promenais aux bras de Papa, et que nous croisions des institutrices ou des professeurs du Collège, qui passaient sans nous saluer, ton Grand-père m'en faisait souvent la remarque : *Quel orgueil ! Je gagne dix fois plus qu'eux et ça trouve le moyen de se redresser ! Ils ne manquent pas d'aplomb !* »

Sur ce dernier chapitre, je ne pouvais pas lui donner tort. Surtout en voyant ce qui se passait au Lycée Technique.

Mêmes les enseignants entre eux se méprisaient.

Ceux de l'enseignement général, tout bouffis d'orgueil, vilipendant ceux du Technique, qu'ils estimaient plus rustres et plus ballots. Un peu à l'instar de ces Parisiens se moquant des Provinciaux.

Bref, j'avais laissé faire. L'adolescent de quinze ans que je suis n'est guère contrariant. Et le fait de m'être vu décerner le BEPC avec autant de marge, après avoir obtenu tout le long de l'année scolaire des résultats honnêtes dans presque toutes les disciplines, avait fini par me faire croire que j'étais bon en tout... Et que cela allait continuer.

Seulement, au Collège de Blanville, les élèves étaient autrement entourés qu'à Vauclair. Et quand je dis « *entourés* », le mot n'est pas assez fort. Nous étions littéralement « *portés* » !

Hélas ! Non seulement j'étais mauvais dans les nouvelles disciplines, mais j'étais également devenu médiocre dans les anciennes.

Mon frère n'a pas hésité à me mettre en face de la réalité : « Tu as vu la moyenne que tu te tapes ? Et tu te vois faire un bac philo avec des résultats pareils en français ? Alors qu'au Lycée de garçons, le niveau est dix à vingt fois supérieur ? »

Le vieux complexe d'infériorité des techniciens par rapport à l'enseignement général venait de s'exprimer.

L'argument semble irréfutable... Et pourtant, j'ai l'intime conviction que c'est ma voie.

Au Lycée Technique, le temps se traîne. Les heures durant des jours. Et les jours des semaines...

Noël approche. Les surveillants nous ont réunis au foyer pour un copieux goûter, suivi d'un concert organisé par un groupe d'élèves. Dehors il neige. Juste un peu de blanc pour gommer la grisaille de l'établissement. Et apaiser les bleus à l'âme.

Mes camarades sont joyeux. Plus que quelques jours à tenir ! Puis ce sera le retour dans les familles.

Jean-Claude nous a annoncé sa visite. Il a déposé une demande de congé pour les fêtes. Celle-ci vient d'être acceptée - Bien qu'il soit mon aîné de sept ans, il est extrêmement attaché à sa mère.

« Jean-Claude, c'est mon meilleur, » m'avouera-t-elle un jour de colère. Comme quoi elle ne m'a pas toujours en odeur de sainteté.

J'ai toujours pensé qu'une mère ne devait jamais faire de différence entre ses enfants. Ce n'était pas le cas... Mais son humeur changeait selon la couleur du temps. Avec moi, elle pouvait être aussi charmante qu'elle pouvait être désagréable. Voire d'une extrême méchanceté. C'était son caractère. Mais celui qui avait à en souffrir le plus, c'était mon père. Il avait eu à gérer la douloureuse liquidation de son entreprise de bonneterie. Un échec dont ma mère ne se remettra jamais. Traitant tout bonnement son mari d'*incapable*. « Ah ! Ce qu'elle regrettait de l'avoir épousé ! lui déclarera-t-elle, un jour où elle était en veine de confidences. Ce n'était pas faute d'avoir été mise en garde par Papa ! »

Je suis certain que Grand-père n'avait jamais rien dit contre son gendre. Mais, ma mère avait le don de faire parler les morts. Cela l'arrangeait.

Enfin, j'avais remarqué, que l'atmosphère à Vauclair, même si elle n'était pas toujours bien chaleureuse, avait évolué dans le bon sens. Le couple se disputant beaucoup moins depuis leur installation.

Sur scène, les apprentis musiciens se déchaînent. Ils sautent sur place comme des crapauds. Pendant que le soliste harangue l'auditoire en déambulant sur le plateau à la manière de Mick Jagger. J'ai davantage l'impression d'une agression verbale que d'un chant.

La salle s'électrise lors que montent les décibels. Les cordes des guitares, tendues à l'extrême, sont proches de la rupture. Les cordes vocales aussi.

Ca crie. Ca siffle. Ca applaudit. Ca tape des mains. Ca tape des pieds. Les ados, privés d'un trimestre de liberté se déchaînent. Le défoulement est total.

*"I can't get no satisfaction, I can't get no satisfaction,
'Cause I try and I try and I try and I try.
I can't get no, I can't get no..."*

« Tu n'as pas l'habitude ? » me lance mon copain Pierre.

C'est sûr. A la maison, j'ai davantage l'habitude d'entendre du Bach ou du Chopin, que ma mère joue admirablement bien au piano, que les Rolling Stones ! Cette musique qualifiée de sauvage... hurlée plus que chantée, dans ce grand *gueuloir* qu'est devenu pour un soir le foyer du Lycée.

*« When I'm drivin' in my car, and that man comes on the radio ;
And he's tellin' me more and more about some useless information,*

*Supposed to fire my imagination.
I can't get no, oh, no no, no, hey, hey, hey
That's what I say."*

Je suis également surpris qu'il y ait autant d'anglicistes parmi mes camarades ? Eux qui n'ont appris que l'allemand ? Comment font-ils pour retenir toutes ces paroles ?

Les accords me paraissent excessifs. Le texte hermétique. Je n'ai encore jamais été confronté à une telle débauche sonore et gestuelle.

« Ca déménage ! me souffle Pierre. Grisé par l'atmosphère rendue encore plus folle par le psychédéisme des jeux de lumière

Mais, je sens comme un bien-être m'envahir. Même si pour supporter le bruit, je dois me boucher les oreilles. Je suis enfermé dans ma bulle. Dehors il neige. Et c'est bientôt Noël. C'est ce qui compte.

« Il est temps de faire ton éducation, me crie encore Pierre. Tu n'as encore jamais fait de boums, je parie?

-Non... lâché-je, gêné.

-Il faut t'y mettre, conclut-il. En plus, il y a des filles. 'Faudra apprendre à danser ! »

Je ne veux pas lui avouer que j'avais été invité, une fois, à Blanville. Une seule fois. Par Julie, une petite brunette de quinze ans, à l'allure délurée et au visage encadré par deux nattes. Qui n'avait jamais attiré mon attention jusque là... Elle m'avait fait parvenir une invitation par ses amis, à l'occasion de son anniversaire.

Moqueur, son messenger m'avait fait savoir qu'elle serait curieuse de savoir comment je dansais. Car elle n'ignorait pas que je ne sortais jamais. Et que j'étais d'une timidité malade.

Rouge jusqu'aux oreilles, j'ai pris l'invitation. L'ai déchirée. Puis jeté dans un caniveau. A la grande surprise du messenger.

« Tu as tort, a-t-il condamné. Même si elle t'a mis un peu en boîte, cela lui aurait fait drôlement plaisir que tu viennes. Elle va être déçue.

-Je ne la connais pas, moi, cette fille !

-Arrête ! Blanville n'est pas si grand !

-Je ne lui ai jamais parlé.

-C'était l'occasion. »

Je n'en ai jamais parlé à mes parents. Ma mère aurait-elle accepté ? Je ne le pense pas, car son opinion sur les surprises-parties était très négative. De toute façon, jamais je n'aurais osé aborder le sujet.

Je n'ai plus jamais été invité depuis.

Les vacances sont arrivées. Mon frère aussi.

J'ai rapporté mon carnet de notes à la maison. Mes parents l'ont regardé. Jean-Claude également. Mais en cachette. Et ma mère l'a signé. Sans commentaires.

Comme je n'ai rien d'autre à faire, je monte dans ma chambre. Pour réviser. Pendant quinze jours.

Entre temps, on m'a demandé ce que je voulais pour Noël. J'ai répondu : « Rien. »

C'est vrai que je n'ai aucun désir. Jean-Claude a insisté...

« Des disques ?

-Si tu veux.

-Lesquels ?

-Je ne sais pas. »

J'aurais peut-être répondu « Les Rolling Stones ». Mais je n'ai pas osé. On m'aurait demandé si je n'étais pas un peu fou.

Ensemble, nous nous rendons dans une toute petite boutique située dans l'artère principale de la ville. Rendez-vous incontournable de tous les mélomanes Vauclairiens.

Au rez-de-chaussée, c'est le rayon farces et attrapes. Souvent désert.

Par contre au premier, c'est le palais du vinyle. Où papillonne un petit homme chauve, façon Professeur Tournesol, et aussi petit que sa boutique, surnommé communément le « Père Mégaphone ».

Lieu embouteillé s'il en est, une fois le client calé dans un coin, il vaut mieux pour lui ne pas bouger. Et puiser dans les bacs à portée. En attendant que ne se vide l'échoppe.

Quant à la porte qu'il faut refermer, les personnes d'embonpoint doivent faire des efforts désespérés pour s'effacer. Et entre le ventre du chaland et l'espace requis pour l'ouverture il faut parfois faire un choix. Ce qui nous vaut quelques cris de douleur de la part de la clientèle. Accompagné de crises de fou-rire.

De même, l'escalier qui conduit à ce « paradis de la musique » est si étroit, qu'il faut attendre que les clients d'en haut descendent afin que ceux d'en bas puissent monter.

Du classique en passant par le folklore et le music-hall, du 33 tours en passant par le 78 et le microsillon, de Gloria Lasso en passant par Sacha Distel ou Dario Moreno, de la valse, en passant par le tango ou le cha cha, il y en a pour tous les âges, pour tous les goûts et pour toutes les oreilles.

En outre, en vous isolant dans l'une des cabines, vous avez l'opportunité de découvrir les dernières nouveautés que vous propose le maître des lieux. Et votre mimique qui peut être observée à travers la vitre, constitue parfois un spectacle à elle toute seule. Il n'y a qu'à voir la mine réjouie ou renfrognée des cobayes qui ont accepté de tester les derniers « tubs » en vogue.

« West side story et la Moldau ? Ca te va? » Me fait mon frère.

Il me dit que c'est bien. De toute façon, ça ou autre chose...

Nous rentrons. Je remonte dans ma chambre. Je mets les deux microsillons sur la « tour » de l'électrophone. Puis je me mets à réviser pour la rentrée.

« Peut mieux faire » a mis la plupart de mes professeurs. Sur mon carnet. Un seul a ajouté. « En progrès. » Je ne vois pas comment je pourrais faire mieux. Comme si on pouvait demander à une deux-chevaux de rouler comme une Mercedes !

« Tu les a écoutés ? me demande Jean-Claude en faisant irruption dans ma chambre.

-Oui.

-Et alors ?

-Pas mal. »

Puis il redescend les escaliers Quatre à quatre parce que mon père vient de rentrer de l'usine avec un gros paquet sous le bras, offert par son Comité d'entreprise.

« Ouvre vite ! fait Jean-Claude curieux.

-Et dépêche-toi ! » supplie ma mère impatiente.

-Un kilo de mandarine, commence à énumérer mon père.

-Bof ! dit mon frère.

-Un bloc de foie gras de canard,

-C'est déjà mieux, commente ma mère, » dont les yeux brillent.

Chaque composition gourmande extraite du colis de Noël par mon père suscitant les réflexions admiratives des trois adultes, redevenus enfants pour un soir.

« Lisez-voir. Je n'ai pas mes lunettes, vient de demander mon père.

-Une boîte de confit d'oignons.

-Pas mal.

-Un mijotée de canard dans son moelleux de Sauternes.

-Mmm...

-Une terrine de sanglier.

-Fameux !

-Une terrine à la vieille prune.

-De mieux en mieux.

-Ballotin de truffes au chocolat et cacao.

-Gare aux crises de foie !

-Une bouteille de Cahors rouge, château de la Courterelle, médaille d'or.

-Et pour finir : « Black and white » et Champagne de la « Veuve Clicquot. »

-Ils se sont déchaussés, » conclut ma mère. A mesure que s'entassent les douceurs sur la table. Dans un foisonnement de copeaux et de papiers froissés.

Au moins, pour le réveillon de ce soir, nous avons de quoi voir venir.

Une dinde aux marrons et une bûche plus tard, les hommes goûtent au whisky.
« Dégoûtant, déclare mon frère, qui fait pour la première connaissance avec le breuvage de l'Oncle Sam.

-C'est bien de l'américain, confirme mon père. »

Quant à moi, je n'aurai pas d'opinions sur la question, car je ne bois pas d'alcool.
Puis nous montons nous coucher. Car nous n'avons pas la télévision.

Après Noël, le Jour de l'an nous surprend dans la même attitude. Je finis par m'habituer à West Side Story. A la dinde au marron et à la bûche aussi.

Pour la première, « la bête » est sans doute la petite sœur de celle qui a été mangée au réveillon de Noël, car elle est aussi dure. « Non seulement elle est coriace, constatera Jean-Claude, en buvant verre sur verre. Mais, c'est sec ! »

Quant à la bûche, elle est toujours aussi écœurante dans son habit de chantilly. Malgré tout, je prends mon mal en patience, car je sais que je vais en être délivré jusqu'à l'année prochaine.

Ce qui n'est pas le cas du Lycée Technique, car dans après-demain, c'est la rentrée.

Après avoir attendu minuit, nous nous embrassons tous les trois et nous nous souhaitons : « Bonne année. » Et surtout « Bonne santé », car pour ma mère, « c'est le plus important ». Et nous regagnons nos lits.

Mon frère est reparti tôt ce matin. Quant à mon père, il a repris son travail. Pour moi, je rentre au lycée demain. Seulement... Mais cela suffit amplement.

« Voilà ce que nous avons décidé avec ton père... »

Ma mère vient d'entrer dans ma chambre. Elle s'assoit dans un fauteuil, légèrement essoufflée. Car l'escalier est raide.

« Puisque tu ne te plais pas au Lycée Technique et que tu vas sans doute redoubler, ce n'est pas la peine de s'entêter. La semaine prochaine, j'irai voir la Directrice du Lycée de garçons. Si elle veut bien de toi...

Pour t'aider à terminer ton année scolaire, je vais demander un rendez-vous à ton Directeur. Tu seras externe. »

Ma mère, ce jour-là, j'ai failli lui tomber dans les bras.

./.